LE PARLER BERBÈRE DES ĠMĀRA

Il existe chez les Ġmāra un îlot berbèrophone non encore étudié et dont l'existence même ne semble avoir été révélée aux berbèrisants qu'en 1926 (1), par une carte linguistique (2) annexée au *Manuel de berbère marocain (dialecte rifain)* de M. le Commandant Justinard.

En mai 1928, M. Gotteland, Directeur général de l'Instruction Publique, voulut bien m'autoriser à me rendre dans l'hinterland de Tétouan pour un voyage d'études préparatoires à l'établissement du canevas d'un Atlas linguistique du Maroc. C'est au cours de cette mission que j'eus l'occasion d'examiner le parler berbère des Ġmāra et de recueillir les textes publiés ici.

Le peu de temps dont je disposais, joint à la difficulté des relations maritimes entre Tétouan et Tigisas, n'empêchèrent de me rendre sur les lieux mêmes où le berbère est parlé. Mais l'extrême obligeance et le zèle éclairé d'amis espagnols — et tout spécialement de M. le Commandant Portillo — me permirent de trouver sans peine, à Tétouan comme à Chechaouen (= *šš̄āwən*), les informateurs dont j'avais besoin. Le principal de ceux-ci fut Si Qāsem ben ʿAbdeḷḷa Aḫrīf (du village de Aġīl ʿĀzeb, tribu

(1) Dès 1899, dans la deuxième partie de son *Maroc Inconnu* (*Exploration des Djebala*), M. A. Mouliéras avait déjà indiqué comme berbèrophones — en totalité ou en partie — trois tribus des Ġmāra : Bni Menṣōr (*op. cit.*, p. 279), Bni Bu-Zra (p. 284) et Bni Smiḥ (p. 294) ; il donnait même six mots du parler des Bni Bu-Zra. Malgré ces précisions, MM. Augustin Bernard et P. Moussard écrivaient encore, en 1924, que les « Ghomara ont oublié leur langue». (cf. *Arabophones et Berbérophones au Maroc*, in *Annales de Géographie*, n° 183, p. 272).

Par contre, j'ai pu m'assurer que, contrairement à ce qu'indique Ch. de Foucauld, qui traversa leur territoire en 1883, les Bni Ḥassān du Sud de Tétouan ne sont pas de langue « tamazigt » et que, de mémoire d'homme, ils ne se souviennent pas d'avoir parlé berbère. De même, il est surprenant de voir le même auteur — qui donne cependant de Chechaouen un croquis panoramique détaillé et suffisamment précis — écrire que c'est une ville ouverte (cf. *Reconnaissance au Maroc*, 1888, pp. 10, 11 et 9).

(2) Carte au 1/1.000.000, établie par le lieutenant de vaisseau Montagne et le lieutenant Pennès.

des Bni Menṣōr), établi à Tétouan comme maître d'école coranique : c'est à lui que je dois ces textes.

***

Le groupe berbèrophone des Ġmāra est constitué par les éléments suivants :

1° Dans la tribu des Bni Bu-Zra (1), par la totalité des *rba'* à l'exception de celui des Bni Ben-Slîmān, voisins de Tigisas et qui seraient exclusivement arabophones.

2° Dans la tribu des Bni Menṣōr, par le *rba'* des Bni 'Āṛōṣ qui comprend les villages suivants : Takenza, Taurārt, Aġīl 'Āzeb, Ij'āden, Bni 'Āfāra, Isūka, Tazemmūrt (2).

Dans la même tribu, dans le *rba'* d'Afrān Amān, les villages d'Afrān Amān, d'El-Ḥmīs et d'Azāġār étaient autrefois berbèrophones, mais aujourd'hui ils ne parlent plus qu'arabe.

3° Les berbèrophones des Bni Bu-Zra et des Bni Menṣōr forment un groupe compact. Plus à l'Est et séparés de ceux-ci, les vieillards des villages d'Afġel, d'Iqerraušen et de Bu-Yaḥmed, dans la tribu ġmārienne des Bni Smīḥ, comprendraient encore le berbère mais ne le parlent plus.

Lorsqu'ils s'expriment en arabe, les Ġmāra appellent leur parler berbère *šš́elḥa*. Ceux qui ont voyagé ont constaté qu'il est apparenté au dialecte du Rīf, à celui des Ṣenhāja d-es-Srāir ainsi qu'à celui du Sūs ; mais, d'après mes informateurs, ce serait le dialecte des Ṣenhāja — spécialement le parler de Targist — qui serait pour eux le plus aisé à comprendre.

Dans tous les villages des Ġmāra, où l'on parle encore berbère, l'arabe est également employé et, seules, quelques vieilles femmes seraient encore exclusivement berbérophones. Sur les marchés, on ne parle qu'arabe. Le berbère est nettement en voie de régression et les trois secousses qui viennent d'ébranler les Ġmāra — première occupation espagnole, domination de 'Abd-el-Krīm, reconquête espagnole — ont hâté sa perte en précipitant l'arabisation du pays.

Ainsi que l'on s'en rendra compte en examinant les textes, le parler berbère des Ġmāra est d'ailleurs lui-même assez profondément pénétré

(1) Ethnique singulier : *bu-zrāti*.

(2) L'un de nos informateurs, Si Badr ed-Dīn, ajoutait à cette liste les villages de Tūjgān, Iṭṛōḥāš et Ikurdāden.

par l'arabe (1) ; c'est ainsi que la négation et l'interrogation s'expriment exclusivement au moyen d'outils grammaticaux empruntés à cette langue ; des phrases arabes entières s'introduisent dans une conversation conduite en berbère, dans les mêmes conditions que des phrases françaises apparaissent dans la conversation arabe ou kabyle de certains Algériens. Il serait d'ailleurs difficile qu'il en fût autrement pour un parler qui, depuis fort longtemps, doit être isolé du reste du monde berbérophone et qui se trouve encerclé par des parlers arabes favorisés par un triple prestige économique, religieux et politique.

***

Le plus ancien témoignage de l'emploi du berbère par les Ġmāra semble fourni par le géographe Al-Bakrī (XI^e siècle). Celui-ci nous apprend, en effet, que le fameux Ḥā-Mīm, un ġumārī appartenant à l'ancienne tribu des Maġaksa qui étaient fixés près de Tétouan, institua pour ses compatriotes une religion destinée à lutter contre l'Islamisme et qu'il leur donna à cette occasion un *Qur'ān* rédigé *dans leur langue* (2). La nature de cette langue n'est pas précisée, mais il ne peut s'agir ici d'un texte religieux composé en arabe dialectal car Al-Bakrī ajoute : « et voici une partie de ce que l'on en a traduit » : on n'aurait pas, en effet, éprouvé le besoin de traduire en langue classique un texte arabe plus ou moins vulgarisant. Par ailleurs — et grâce au même Al-Bakrī (3), nous savons que, dès le VIII^e siècle, une population berbère voisine, les Baraġwāṭa de la Tāmasnā, avaient reçu de leur prophète, Sāliḥ ibn Ṭarīf, un Qur'ān non-arabe dont ce géographe nous a conservé quelques passages ; comme les termes « non-arabes » qu'il cite sont berbères, l'existence certaine d'un Qur'ān berbère chez les Baraġwāṭa permet de supposer avec quelque vraisemblance que celui des Ġumāra était également écrit dans cette langue (4) : or, son auteur, Ḥā-Mīm, périt en 315 (927-28).

(1) Il est vraisemblable que des textes recueillis sur place, auprès des femmes, montreraient un parler moins abâtardi.

(2) Cf. *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, 2^e éd., Alger, 1911 ; p. 100, l. 6 ; وضع ليهم قرءاناً بلسانهم.

(3) Cf. *op. cit.*, pp. 134-140.

(4) Dans l'Avant-Propos placé en tête de ses *Textes arabes de Takrouna* (Paris, 1925) et qui constitue une esquisse fort suggestive de l'histoire des parlers arabes du Maġrib, M. W. Marçais admet également que le *Qur'ān* de Ḥā-Mīm était écrit en berbère (cf. p. XXI, notes, l. 4-5.)

D'un passage de Léon l'Africain (début du XVI^e siècle), on peut conclure qu'à son époque une partie des Ġumāra employait encore le berbère. Dans son chapitre intitulé *Diversité et conformité de la langue Africane* (1) et parlant des Berbères, il dit : « Et ceux qui sont prochains des Arabes, et qui les fréquentent davantage, suivent de plus près le naturel de leur langue, de laquelle use aussi *quasi* tout le peuple de Gumera. » Si *presque* tous les Ġumāra parlaient déjà arabe, c'est que quelques-uns encore conservaient l'usage du berbère (2).

***

Quelle peut être l'origine de l'îlot berbèrophone des Ġmāra ? S'agit-il d'une antenne poussée vers l'Ouest par les parlers du Rīf ou par ceux des Ṣenhāja et qui, par la suite, se serait trouvée séparée du bloc principal ? Ou ne sommes-nous pas plutôt en présence d'un témoin de l'époque ancienne où tout le Maroc, du Sahara à la Méditerranée, était berbèrophone ? Je laisse à ceux qui écriront l'histoire de la langue berbère le soin de décider.

Cependant, outre le caractère nettement « méridional » du berbère des Ġmāra, quelques autres faits militent dès à présent en faveur de la seconde hypothèse.

Dans l'un des textes que l'on trouvera plus loin, est brièvement relatée la croyance générale des Ġmāra à l'occupation ancienne de leur pays par une population qu'ils appellent *ḥal Sūs* « gens du Sous », croyance d'ailleurs partagée par tous les habitants du Nord-Ouest marocain (3). Cette tradition populaire peut surprendre au premier abord ; elle est cependant appuyée par les témoignages d'un géographe et d'un historien, tous deux de premier ordre.

1° Dans son dictionnaire géographique intitulé *Mu'ǧam al-buldān*, art. *Sūs*, Yāqūt (XIII^e siècle), cite un Sūs cistérieur ayant pour capitale Tanger et séparé du Sūs ultérieur (capitale Ṭarqala ?) par une distance de deux mois de marche. Il y aurait donc eu une époque où tout le Maroc était appelé Sūs, jusqu'à Tanger ; d'où rien d'étonnant à ce que le terri-

(1) Ed. Ch. Schefer, vol. 1, p. 29.

(2) Pour le XIV^e siècle, Ibn Ḫaldūn indique bien qu'il y avait encore quelques berbèrophones dans la région du Wārġa et d'Amargū ; mais il s'agit là de tribus ṣanhājiennes et non ġumāriennes (cf. *Berbères*, texte I, pp. 273, l. 11).

(3) Cf. *Villes et tribus du Maroc*, vol. 5 : *Rabat et sa région*, t. 3, pp. 45-46 ; vol. 7 : *Tanger et sa zone*, p. 29.

toire actuel des Ġmāra ait été alors habité par des « gens du Sous », ceux-ci n'étant pas forcément d'ailleurs à considérer comme des envahisseurs venus du Sud mais bien plutôt comme une population ayant la même origine que celle qui peuplait anciennement les deux Sous, c'est-à-dire tout le Maroc occidental, du Sahara à la Méditerranée.

2° A l'appui de cette dernière hypothèse vient encore le témoignage d'Ibn-Ḫaldūn (XIVe siècle). Cet historien, qui demeure la source la plus précieuse de nos informations, pour tout ce qui est de l'histoire ancienne du Maroc, nous apprend que le fond de la population de ce pays est constitué par les Maṣmūda dont l'habitat principal — à son époque — était le massif du Grand Atlas, au Sud de Marrakech : or, il ajoute que les Ġumāra font partie des Maṣmūda (1).

Ce renseignement se trouve confirmé par Al-Bakrī (*op. cit.*, p. 104, l. 15) qui cite des Maṣmūda établis aux confins occidentaux des Ġumāra, dans les montagnes du littoral compris entre Ceuta et Tanger, la plaine (*qanbāniya* = roman *campagna*), qui dépend de cette ville étant occupée par des Ṣanhāja ; ce sont ces Maṣmūda qui donnèrent à la place forte maritime d'Al-Qaṣr aṣ-Ṣaġīr son nom ancien de Qaṣr Maṣmūda ; ils étaient déjà dans cet habitat au Xe siècle, puisque c'est en guerroyant contre eux que Ḥā-Mīm fut tué. Par ailleurs, le souvenir des Maṣmūda a été conservé jusqu'à nos jours dans le Nord-Ouest marocain dans le nom d'une tribu établie entre El-Qṣar et Ouezzan, dans une région où, précisément, Al-Bakrī indique des localités habitées par des Kutāma et des Aṣṣāda, tribus maṣmūdites (2).

Tout se passe donc comme si, à la plus ancienne période historique jusqu'où les textes arabes nous permettent de remonter, le Maroc occidental — à l'Ouest du Moyen Atlas (3) — avait été entièrement habité par des Barānis maṣmūdites. Au Sud, dans le Grand Atlas, par les Maṣmūda proprement dits ; au Centre, dans la vaste zone de plaines qui s'étend de la région du Tensift à celle du Lekkos, par les Dukkāla et les tribus qui

(1) Cf. *Berbères*, texte I, p. 274, l. 4.

(2) Cf. AL-BAKRĪ, *op. cit.*, pp. 109-110. Sur les Āṣṣādan-Ṣāda du Grand Atlas où les historiens situent l'habitat principal des Maṣmūda, cf. *Berbères*, texte I, p. 296, et LÉVI-PROVENÇAL, *Documents inédits d'histoire almohade*, p. 66.

(3) Le Moyen-Atlas — ainsi que les déserts qui s'étendent à l'Est et au Sud du Grand Atlas — semble avoir été depuis longtemps peuplé de Ẓanāga-Ṣanhāja (cf. *Berbères*, texte I, p. 296, l. 14-15).

leur étaient apparentées (1) : Ḥāḥa, Ragrāga, Hazmīra, Duġāġa (= Banū Daġūġ ?) et Banū Māgir, par les Baraġwāṭa (2) et par les Banū Ḥassān (3) ; au Nord, enfin, dans la partie occidentale du massif rifain, par les Ġumāra. Ce seraient ces derniers que les gens du Nord appellent maintenant *ḥal Sūs*, sans doute par suite d'un lointain souvenir de la communauté d'origine qui apparentait les Ġumāra primitifs aux Berbères actuels du Sud. A une date encore imprécisée, les régions de plaine ayant été envahies par d'autres populations (Ṣanhāja ? Zanāta ? Arabes ?), le bloc Maṣmūda aurait été scindé et fortement diminué, et son habitat se serait trouvé réduit à deux massifs montagneux (4), distants aujourd'hui d'environ 500 kilomètres : celui des Maṣmūda proprement dits, dans le Grand Atlas, et celui des Ġumāra. Ainsi pourrait s'expliquer historiquement la survivance chez ces derniers d'une enclave berbèrophone apparentée aux parlers méridionaux.

***

Voici ce que Si Badr ed-Dīn, šrīf maimūni berbèrophone, m'a raconté à Chechaouen sur le peuplement du pays des Ġmāra :

Les anciens habitants du pays des Ġmāra étaient les *ḥal Sūs*, berbérophones dont le territoire s'étendait de l'Uringa, à l'Est, jusqu'au Wād eṣ-ṣṭaḥ, chez les Bni ʿAṛṛōṣ (5).

(1) Cf. *Berbères*, texte, I, p. 296, l. 17 et 19.

(2) Les Baraġwāṭa occupaient les plaines de la Tāmasnā, depuis la hauteur de Safi jusqu'à celle d'Arzila (cf. *Berbères*, texte, I, p. 274, l. 14).

(3) Les Banū Ḥassān, tribu ġumāride, habitaient l'Azaġār (= berbère « plaine »), région maritime comprise entre Arzila et Anfa-Casablanca (cf. *Berbères*, texte, I, p. 280, l. 16). Il y a encore des Bni Ḥassān, au sud de Tétouan ; d'autre part, il est curieux de retrouver aujourd'hui, au centre de la région occupée autrefois par les Banū Ḥassān, une tribu de Bni Ḥsen chez qui les noms de fractions et la toponymie conservent une forte proportion d'éléments berbères.

(4) Au XIVe siècle, Ibn Ḫaldūn considère les tribus maṣmūdites de son époque comme exclusivement montagnardes, les plaines du Maṛoc étant alors habitées par des populations ayant une autre origine ethnique (cf. *Berbères*, texte, I, p. 280, l. 18).

(5) Le Wād eṣ-Ṣṭaḥ prend sa source chez les Bni ʿAṛṛōṣ, à ʿAin e-Baraka, près du sanctuaire de Mūlāi ʿAbd es-Slām ben Mšīš ; en plaine, il devient le fameux Wād el-Mḫāzen, affluent de droite du Lekkūs. Le territoire des *ḥal Sūs* se serait ainsi étendu vers l'Ouest jusqu'à la chaîne du Jbel el-ʿAlām et la légende s'accorde encore ici avec l'histoire puisque l'actuel El-Qṣar el-Kbīr est l'ancien Qaṣr Kutāma « la place-forte des Kutāma », tribu maṣmūdite qui, jusqu'à l'époque d'Al-Bakrī (XIe siècle), était établie sur les contreforts occidentaux de la chaîne, dont le massif principal est celui du Jbel el-ʿAlāmi. A l'Est, le Wād Uringa paraît avoir constitué une frontière traditionnelle entre les Ġumāra et le Rif (cf. G. S. Colin, *El-Maqṣad* p. 177).

Ils furent chassés de leur habitat par une pluie (ou par un brouillard) qui persista durant sept années ; mais, avant de partir, chacun d'eux enterra ses richesses sur place, en prenant la précaution d'en noter la situation exacte sur un billet (*ʃəqyīd*, pl. *ʃqāid*). Et effectivement, assurent les Ġmāra actuels, il arrive fréquemment dans le pays de voir venir du Sūs des gens munis d'indications leur permettant de retrouver les trésors (1) laissés par leurs ancêtres.

A la suite de l'exode des *ḥal Sūs*, le pays demeuré désert fut repeuplé grâce à l'immigration de deux groupes de *šoṛfa* (2) chassés de Fès par la tyrannie du fameux Mūsa ibn Abī l-ʿĀfiya al-Miknāsi (début du x^e^ siècle) qui poursuivait de sa haine les Idrīsides et les contraignait à se réfugier dans la montagne.

Le premier groupe d'immigrants fut celui des Ulād Nāl (3). Originaires des Ṣenhāja d-Ġeddǫ, ils s'étaient installés à Fès ; lorsqu'ils durent s'enfuir de cette ville, ils vinrent s'établir à Izulgām, localité de la tribu ġmārienne moderne des Bni Ḫāled, située au pied de la montagne de Tiziran. Les Ulād Nāl prolifièrent dans leur nouvel habitat et c'est d'eux que descendent les tribus orientales des Ġmāra : Bni Ḫāled, Bni Rzīn, Bni Smīḥ et Bni Grīr.

Le second groupe fut celui des Ulād Dāl, *šoṛfa* qui étaient primitivement installés au lieu dit ʿAin el-Brāġet, au pied du mont Zâḷāġ. Fuyant Mūsa ibn Abī l-ʿĀfiya, ils vinrent s'établir sur le territoire des Bni Menṣǫr

(1) Dans les légendes marocaines, le nom des *ḥal Sūs* ou *Swāsa* « gens du Sous » est très fréquemment mis en rapport avec l'exploitation des richesses du sous-sol : trésors et minerais. Les gens du Sous ont d'ailleurs acquis une réputation méritée comme bijoutiers et armuriers, et aussi comme magiciens.

Sur la croyance générale, au Maroc, à l'existence de richesses enterrées par les anciens occupants du pays, voir le chapitre consacré par Léon l'Africain (éd. Schefer, II, p. 162) aux *kanndzin* de Fès qui recherchaient les trésors « délaissez et enterrez par les Romains, lorsque l'empire d'Afrique leur fût ôté et qu'ils s'enfuyrent vers la Bétique d'Espagne ».

(2) C'est sans doute en se souvenant de cette tradition que le généalogiste At-Tihāmi Ibn Raḥmūn, lui-même *šarīf ʿalawī*, déclare que l'on doit admettre *a priori* les prétentions au chérifat émises par les familles établies depuis le Warġa jusqu'à Tarġa, sur la Méditerranée, à la seule exception de celles formulées par trois groupes ethniques d'un caractère particulier. Or, la région comprise entre le Warġa et Tarġa correspond en gros à l'ancien territoire des Ġumāra au temps de sa plus grande extension vers le Sud (cf. G. SALMON, *Ibn Raḥmoun et les généalogies chérifiennes*, in *Archives Marocaines*, t. III, 1905, p. 249).

(3) Ibn ḪALDŪN (*Berbères*, texte, I, p. 280, l. 4) cite effectivement des Banū Nāl parmi les tribus les plus connues du groupe Ġumāra. Je n'ai pas su retrouver, chez les historiens, la trace des Banū Dāl.

actuels, à Taġzut Nuwwaṛ, localité qui porte aujourd'hui le nom de Taġzut Uwwar. C'est des Ulād Dāl que descendent les tribus occidentales des Ġmāra : Bni Menṣṓr, Bni Bu-Zra, Bni Selmān, Bni Zyāt et Bni Zedġel.

Actuellement, reconnaissent les indigènes, par suite du mélange des *šọṛfa* avec d'autres immigrants d'origine plébéienne, les tribus des Ġmāra ne peuvent plus être considérées comme composées exclusivement de *šọṛfa*. Le pays en a compté cependant un si grand nombre qu'il en a été pour ainsi dire « rempli » et c'est de cette particularité qu'il aurait tiré son nom (1).

***

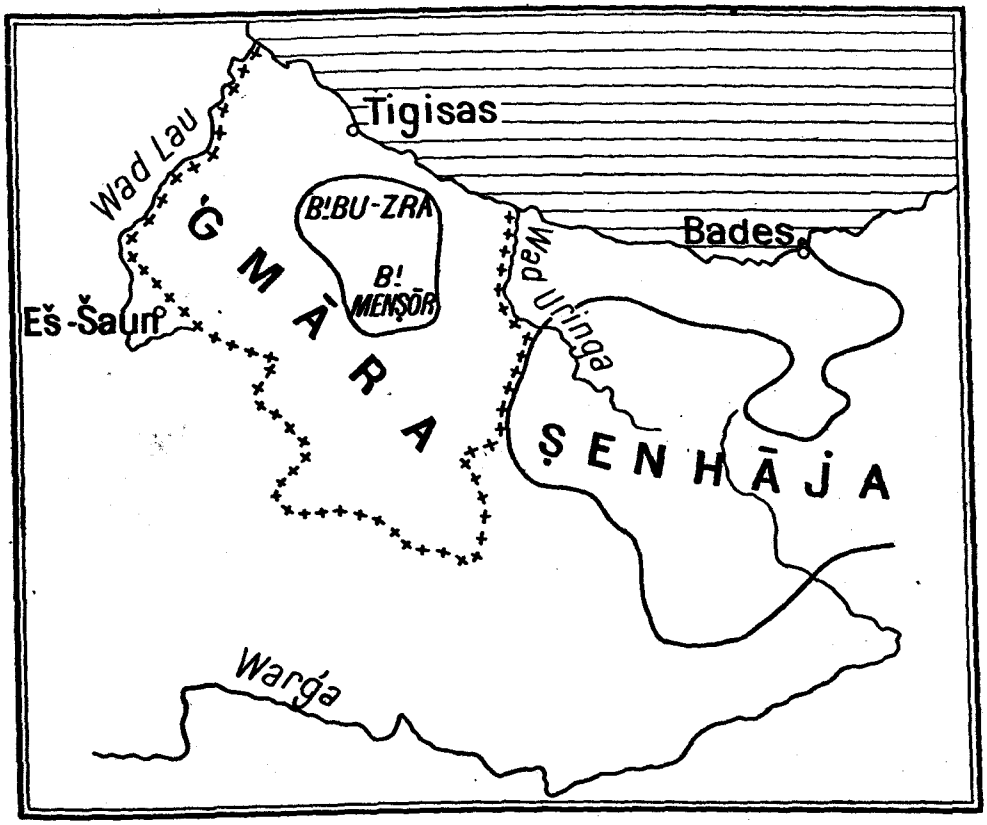
Ainsi que l'on peut s'en rendre compte en consultant le croquis ci-joint, l'ilôt berbèrophone des Ġmāra est situé approximativement au centre du groupe des tribus ġmāriennes actuelles. La survivance du berbère dans cette région particulière peut s'expliquer par des raisons géographiques et économiques. Cette région s'appuie, en effet, au Sud, sur les contreforts septentrionaux du Tiziran, dans la partie où celui-ci est pratiquement infranchissable et où il contraint les voies commerciales reliant Fès et la Méditerranée à s'écarter vers Bādes, à l'Est, et vers Chechaouen et Tétouan, à l'Ouest.

C'est donc à son éloignement des deux grandes artères Nord-Sud qui, par ailleurs, ont favorisé l'arabisation des tribus montagnardes, et aussi à sa situation à l'écart de la route côtière qui reliait Tétouan à Bādes, que l'enclave berbèrophone des Ġmāra a dû de subsister jusqu'à nos jours.

C'est sans doute aussi à sa position centrale, plutôt qu'au fait qu'elle est demeurée le centre conservateur de la région, que cette enclave berbèrophone doit de posséder les deux principaux centres, politique et religieux, des Ġmāra. Leur point de ralliement où se tiennent les assemblées politiques importantes est, en effet, à 'Ain Ḥjar (*rba'* d'Afrān Amān, tribu des Bni Menṣṓr). D'autre part, leur saint principal, celui qu'ils considèrent comme

(1) Rattachement populaire de l'appellation de *Ġumāra* à la racine arabe *ĠMR* qui évoque l'idée de « masse d'eau ou de gens qui submerge », d'où *ġumār*, *ġumāra* « foule, cohue ». La même étymologie populaire est rapportée par Ibn Ḫaldūn (*Berbères*, texte, I, p. 280, l. 2) avec cette différence que, chez lui, ce ne sont plus des *šorfa* qui auraient « submergé » le pays, mais des Arabes. Cette divergence — apparente — dans l'interprétation populaire s'explique par la confusion qui s'établit aisément dans l'esprit des Berbères entre la notion d'arabe et celle de *šrif*.

l' « étendard » (*ʿălām*) de la confédération, est Sīdi Ḥmed el-Fīlâli, dont le sanctuaire est à Anarar (*rbaʿ* des Wusṭīyīn, tribu des Bni Bu-Zra). Avant de mourir à son ermitage d'El-Ljūj, près de Mṭar, le saint avait recommandé à ses disciples (*ḍoqṛa*) de ne pas l'enterrer avant que tous les Ġmāra fussent réunis autour de son corps : seuls, alors, ceux qui pourraient le soulever



L'îlot berbèrophone des Gmāra.

(Le trait plein indique la limite des parlers ġmāriens et ṣenhājiens ; le reste du pays est arabophone).

devaient avoir l'honneur de l'enterrer dans leur pays. Or, ce furent deux hommes des Bni Bu-Zra qui purent soulever le corps du saint ; ils l'emportèrent, enveloppés dans un nuage de brouillard, et ne réapparurent qu'à Anarar où ils l'ensevelirent. Quand les Ġmāra vont au combat, c'est l'étendard de Sīdi Ḥmed el-Fīlâli qui est au premier rang, porté par l'un des descendants du saint ou par quelqu'un des Ulād ʿAbd eṣ-Ṣādoq de Tujgan.

TEXTES (1)

LES AVENTURES DU CHACAL ET DU HÉRISSON

I. — Aggᵛel agᵛδi iδušnẹkkəf imdukkal iδwarsin. iddaδ ašnẹkkəf innās : « ā ɛammi agᵛδi, yā-ḷḷāh əndəbbəṛ flaḥšāměnnaḥ ! » innąs : « yáḷḷāh ! » ddān dąr tisrāfan nyaurgᵛāz ; lekmen dąr tisrāfan, isāul ašnẹkkəf iδugδi, innās : « zīδ kedğin, ā ɛammi agᵛδi ! » ikker netta, innās : « zīδ, kedğin məẓẓi inekkin dazzọġṛaḥ səmmən anettūθu fḥānna dəġya ! » ikšəm ašnẹkkəf ibdọ itɛammər ktəryālt, ifkās iδugδi azzọġọṛ ; ikkaṛ agᵛδi šškāṛa-nnes, izṛaθ ašnẹkkəf sąddọ fḥālọ ; innās : « aḷḷāh ! āḷḷāh ! a-ɛammi agᵛδi, sąddut fḥāleχ tadğatąi dīha ! marennet ilaḥšāmînọ ! » innās agᵛδi : « qqim dąs ! hamχad akaḥtāžaḥ, waillan ma-itsāɛaf wayəṭ. » ikker āšnẹkkef, innās : « ā-ɛammi agᵛδi, ḷḷāh yąhdīχ !, hāk ĕbbāsen taryālt-aδ n-irden ilaḥšāmînọ ! » innās agᵛδi : « aṛa-had ! » ikker ašnẹkkəf iɛammər taryalt, iχšəm gelḥabb ammiχ ma-δaθizeṛ agᵛδi ; innās : « zzọġọṛ ! tbəlləġətāsen əsslām ilaḥšāmînọ ! » iṛfaɛ agᵛδi šškāṛa-nnes iteryalt nušnẹkkəf, iddą iδizrəf ; ilkəm dąr-uḫyąm-ənnes. isres əššką̄ṛa nelḥebb, ibbāsen taryalt ilaḥšām nušnẹkkəf ; ekkren laḥšām-ənnes attrun. ənnānas : « ā-ɛammi agᵛδi, anā-il bābâ-nnaḥ ? » Ikker netta, innāsen : « bābâ-nnun immūθ ! » iδušnẹkkəf iffəġ steryalt, innās : « aḷḷāh ! aḷḷāh ! ā-ɛammi agᵛδi ! hamχad askaren mədden iwuyyoṭ ? inukna imdukkal, ikedğin testerwatąi laḥšāmînọ ! » ikker agᵛδi, innās : « ā-ɛammi ašnẹkkəf, səmḥāi, ma-δaqlaḥ aɛauδaḥ : « ššêiṭān aiɛaiᵍᵛren sīssi ! ».

II. — Yan ənnhāṛ ikker ašnẹkkəf, innās : « yáḷḷāh, ā-ɛammi agᵛδi, anāχur əlḫọḍṛa ! » innās : « yáḷḷāh ! » əddān əddān, ḥetta lekmən dąr ĕlġaṛṣeθ n-yá-urgᵛaz, ufānteθ mẓaṛṛəba ammiχ mā-δāχšəm ḥadd. bdun ədduwwāṛən smāna sakešmən ; ufān yan-elmọ̄δaɛ smāna kešmən, tarya smāna təfġən

(1) Les signes δ, θ et χ servent ici à transcrire les sons *d*, *t* et *k* spirants. Quant à g^w et $g^ᵛ$, ils représentent, suivant le cas, un *g* labialisé ou palatalisé, qui sonne très près de *w* et de *y* ; lorsque les Ġmāra transcrivent leur parler berbère en caractères arabes, ces deux phénèmes sont rendus respectivement par un *wāw* ou par un *yā* surmonté de trois points ; le même procédé est employé pour différencier le ẓ emphatique du z ordinaire.

aman ; kešmən, bdun tettan. ikker ašnẹkkəf, innās : « aš tqẹiṣət, ā-ɛammi agᵛði ? » ikker netta, innās : « nekkīn tettaḥ ġā-ta-yenwān ! » iðušnẹkkəf itet iqẹyyəṣ smana saffọġ iðugᵛði iqīm itet ḥetta habzi taðistennes gᵛenna. ašnẹkkəf iffọġ ; agᵛði iddað affọġ, ma-yuf smāna aitəffəġ, iqīm iḥḥar, ibərraḥ ěġfes ašnẹkkəf, innās : « mānnaġaχ : əš atqẹiṣet ! » ikker agᵛði innās : « ā-ɛammi ašnẹkkəf, mlāi yalḥīla ! kedġin tesnet asfəlθet aġfənneχ. » innās : « ā-ɛammi agᵛði ! nekkīn d-ak-əmlaḥ mχa kaθeslεχ, lākin kedġin ma gᵛāχ ḥair. » innās agᵛði : « amlāi wāha, yā-ɛammi ašnẹkkəf ; hā kedġin twalatai ttroḥ ! » innās : « ugʷ ənnəfsennẹχ təmmūθet : na-dittúθu mūl əlġarṣeθ, šakif təmmūθet, ša-kifk zauġ nəððərbāθ, isīgᵛbək baṛṛa, ieddūt ḥāleχ daġọr laḥšōmənneχ. » innās agᵛði : « hamχa dawwaḥ ! » ašnẹkkəf idda ḥālọ dār uḥyām-ennes. səqṣant laḥšām n-ugᵛði : « ana ahudġat bābâ-nnaḥ ? tanġat ? » innāsen ašnẹkkəf : « bābânnun bāqẹ bəṛṛọḥ : aḷāzən dadídọ ! » iðugᵛði iqẹm dās ḥətta ləṣṣbāḥ ; iddāð mūl lġarṣeθ, yūf agᵛði mmiyyet, izān kešmən g-uqmūmənnes ; igʷθāθ, isīgᵛbāθ baṛṛa. ikker agᵛði, iddọ ḥālọ iṣġẹyyọ, ilkəm dāġọr laḥšāmənnes, ibərraḥ fušnẹkkəf ; iddāð dāġºres, iɛāudās ma-yẹðrīn əġfās. innās : « woḷḷāh illa ! əṛṛāy-enneχ, ā-ɛammi ašnẹkkəf, məzyān ! ».

III. — Uqqlen aqimmen bəzzāf, bəṛṛhen ibaɛṭīyâθəm : « yaḷḷāh anaχur ibərrᶦyān itġāṭən : nukna nezzwīθ əllḥam ! » ikker agᵛði, innās : « ā-ɛammi ašnẹkkəf, amχa ra-nugʷ ? » isāwəl ašnẹkkəf, innās : « nekkīn asekraḥ ělbendair afəṛṛěžaḥ əṛṛọɛyān ; ikedġīn zīð dar ibərrᶦyān, atsusmet aġfi amχa rā-nnaḥ, tuwwət selhaðṛáinọ. » innās : « ḥyāṛ ! » īwa addūn ; ašnẹkkəf isrọġ lɛāfya, ibda kaitfəṛṛəž. əddānt dāġºres laḥšām aitherrāmən ; ksen əddrābəl ənsen ġəfsen, qimmən gʷum nělɛāfya kaitfəṛṛᵉžọ gušnẹkkəf. agᵛði idda dar ṭġāṭən iðibərrᶦyān ; ikker ašnẹkkəf aġanni ; iqqər : « ðri fwaisekθen, tadġet ʿwa-yẹṣġẹyyun ! » iqqim bezzāf iqqəṛ hamχen ḥaṭṭa aizeṛ agᵛði inəġ bəzzāf ; iqqul aġenni : « aðri fwayẹṣġẹyyun, tadġet wạillan sāket ! » agᵛði, nnauba llūlīya, inəqqa ġair wạillan sâkīn. nāsinna ašnẹkkəf : « zīð dār wạillān iṣġẹyyo ! », idda dār uġežd, iṣġại ; wạitherrāmən sellān aġežd iṣġẹi ; ddān tɛāyânen, udġen əddrābəl gʷọm n-ušnẹkkəf. na-lekmen dār iberrᶦyān, ufān ənnəṣṣ inġāhen agᵛði, ma-ufān askāren, ʿqqlen ɛāinen əddrābəl-ənsen, ufanten iskemṭāhen ašnẹkkəf : qimmen ma ibərrᶦyan, ma tiġāṭən, ma ddrābəl. iddāð agᵛði ið-ušnẹkkəf, udġān laḥšām ḥətta ʿddān ḥāləm ; ọqqlen dār ibərrᶦyān aimmūθen, selḥenten, ukkren abṭọn. iddað agᵛði ma-yeḥtāž afḳ ši ið-ušnẹkkəf ; innās : « aḷḷāh yehdīχ, ā-ɛammi agᵛði, fkại yah-alkerša ! »

iʃkasteθ agᵛδi, idda ašnẹkkəʃ inəʃḥet, idda ḥətta r-saurán, ibdu ikkaθ gᵛas s-uqδēb, inetta iṣġẹyyọ, iqqəṛ : « ma nekkin ainġan tiġāṭn-ənnun : agᵛδi ! » agᵛδi isel ělġaut n-ušnẹkkəʃ, irwəl, iwudğ əllḥam bwəḥdạ. iqqel ašnẹkkəʃ dạr əllḥam, ižəmɛat ; ibbəd tiġʷlâlan, ši məẓẓẹ, ši məqqọr. əllḥam aillan məzyāna, iggᵛat əx-tuġlālan aməẓẓēn ; i-lkerša i-lfəṛt iδ-iġəṣṣān, iggᵛāhen əx-tuġlālan amọqqṛən ; iddọ s-fīr ugδi, innās : « yaḷḷāh, ha-nekkīn skraḥ əllḥam-āhen əx-tuġlālan ; ēma milla, yaḷḷāh, ahadnəb i-laḥšām-ənnaḥ : ayẹḥtāžet aitəʃket, əfkāit ! » əqqlen ahdəbbin ; idda agᵛδi ib tiġʷlāḷạn amọqqṛən, iʃkās waiməẓẓēn iδ-ušnẹkkəʃ ; ddūn daġọṛ laḥšām-ənsen ; iʃtaḥ agᵛδi tiġʷlāḷạn-ənnes, ittaʃa iġəṣṣān i-lkerša. iberraḥ ʃ-ušnẹkkəʃ : « hamkaδ askarən məddən ? » ikker ašnẹkkəʃ, innās : « ma-raxəwwaḥ ? kedğīn taδistennẹx mọqqṛeθ ! » iggʷul gᵛāṣ.

IV. — Qimmən bəzzāʃ. iddaδ agᵛδi, ɛāud ibərraḥ ʃ-ušnẹkkəʃ, innās : « yaḷḷāh dạr yan-ədduwwāṛ anaxur ! » innās : « yaḷḷāh ! » ddun, əkkren gāsen iṭān ; ašnẹkkəʃ iḫəbbaɛ iδ-əẓẓəṛb, agᵛδi ddān əzdfīres, ma lkmənt. ašnẹkkəʃ iqīm ḥətta r-bəllīl, ikšəm dạr ədduwwāṛ, ixur ya-ṭọġlālt ən-tāδunt, idda fḥālọ. yūf agᵛδi itsagᵛāmaθ gᵛizrəʃ ; ikker ašnẹkkeʃ innās : « hamxaδ askāren məddən ? kedğīn tsnet aġfennẹx ọġrẹx ětṭọlb iδ-iṭān, ma hannaṭạit ! » ikker agᵛδi, innās : « āṛa ma dəbbat ainəbṭọ ! » innās : « ma-bbaġd-ši, ššaḥ yan-əššwīš ən-tāδunt ! » ikker ašnẹkkəʃ, innās : « āṛa, anọgʷ yah-almsāla ! » innās : « ammẹx ? — āṛa waikkāθen zd-ufus-ənnes s-əlmūs, issufuġd taδunt ? » ikker agᵛδi, innās : « uwwəθ kedğīn əllūli ! » iggʷuθ ašnẹkkəʃ, issāfaġd tāδunt, ibdu itettāt, nettāθa axtel ọġres mḫəbbɛa zd-ufūs-ənnes. ikker agᵛδi : « aṛa lmūs, augʷθaḥ nekkīn ! » iʃkās əlmūs iggʷuθ agᵛδi, inəġ aġfənnes s-ufūs-ənnes. iddọ ašnẹkkəʃ fḥālọ ; səqṣant laḥšām n-ugᵛδi ʃ-bābâ-nsen, innāsen : « bābânnun immūθ : aggᵛẹl ittaḥtiž aiθīnọġ nekkīn, ṛəbbi maiʃkāš-ši ; netta aggᵛẹl māši iδi s-əlġọšš : ṛəbbi [i]ʃkās anọġ aġfənnes s-ufūsənnes. ».

***

LES ANCIENS HABITANTS DU PAYS DES ĠMĀRA

— Tamazirt-ənnaḥ, əzzmāṇ aiδrin, axtel n-əsswāsa ; iddaδ əššəṛqi, iqīm səbeă snīn ; raḥlen fḥāləm dạr Sūs ; tqīm ḫālya šḥāl. ikkerd Mūsa bəl-lɛāʃya, aggᵛẹl ṣọḷtān g-əlġaṛb ; ibda inəqqa šššọrʃa ; kkren bəzzāʃ ənməddən

rạulen dạr ʷġmāra; axtel ġĕr tāẓya i-lwaḥš; neχnam aiɛamməṛen ġmāra; axtel tamazirt ən-Sūs zg-wásiǰ n-Urẹnga ḥətta dạr-wásiǰ nə-Ṣṭaḥ gə-bní-ɛʷṛṓṣ.

TRADUCTION

I. — Le chacal et le hérisson étaient amis et avaient faim. Le hérisson vint et dit : « O oncle Chacal, allons tâcher de trouver la nourriture de nos enfants ! — Allons ! » lui répondit-il. Ils allèrent vers les silos d'un homme ; arrivés aux silos, le hérisson parla au chacal et lui dit : « Passe devant, toi, ô oncle Chacal ! » L'autre alors lui répondit : « Passe le premier, toi, tu es petit ; et moi, je tirerai [le grain du silo] pour que nous nous en allions vite ! » Le hérisson entra : il se mit à emplir le couffin et à le donner au chacal pour que celui-ci le tire. Le chacal remplit son sac et le hérisson le vit qui s'en allait : « Dieu ! Dieu ! O oncle Chacal lui dit-il, tu t'en vas et tu me laisses ici : que diras-tu à mes enfants ? » Le chacal lui dit : « Demeure ici ! C'est ainsi que je veux que tu sois, toi qui ne veux pas suivre les conseils d'autrui ! » Le hérisson alors lui dit : « O oncle Chacal ! Puisse Dieu te diriger dans le droit chemin ! Tiens, emporte-leur ce couffin de blé, à mes enfants ! » Le chacal lui dit : » Donne-le ! » Le hérisson alors emplit le couffin, entra dans le grain de façon à ce que le chacal ne puisse le voir et lui dit : « Tire ! Salue mes enfants de ma part ! » Le chacal enleva son sac ainsi que le couffin du hérisson et s'en alla par le chemin. Arrivé à sa maison, il déposa le sac de grain et porta le couffin aux enfants du hérisson ; ceux-ci se mirent à pleurer et lui dirent : « O oncle Chacal, où est notre père ? — Votre père est mort ! » leur répondit-il. « Dieu ! Dieu ! O oncle Chacal, dit alors le hérisson sortant du couffin, est-ce ainsi que les gens agissent à l'égard d'autrui ? Nous sommes amis et tu me fais pleurer mes enfants ! — O oncle Hérisson, lui répondit le chacal, pardonne-moi ; je ne recommencerai plus : c'est Satan qui s'est joué de moi ! »

II. — Un jour, le hérisson dit : « O oncle Chacal, allons voler des légumes ! — Allons ! » répondit le chacal. Ils allèrent, allèrent, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au jardin d'un homme, mais ils le trouvèrent entouré d'une haie afin que nul n'y pénètre ; ils se mirent alors à chercher par où

entrer et trouvèrent une entrée, une rigole par où sortait l'eau ; ils entrèrent donc et commencèrent à manger. Le hérisson dit à son compagnon : « Mange et mesure, oncle Chacal ! — Je ne mange que les légumes qui sont mûrs ! » lui répondit ce dernier. Cependant, le hérisson mangeait et mesurait l'orifice par où il sortirait, tandis que le chacal mangeait au point que son ventre se gonflait vers le ciel. Le hérisson sortit ; le chacal vint pour sortir, mais il ne trouva pas d'issue et demeura tout épouvanté. Le hérisson lui cria : « Ne t'ai-je pas dit : mange et mesure ? — O oncle Hérisson, dit-il, indique-moi une ruse ! Toi, tu sais te tirer d'affaire ! » Le hérisson répondit : « O oncle Chacal ! Moi, je vais t'indiquer par où te sauver, mais toi, tu n'a pas de reconnaissance ! — Indique-moi seulement une ruse, ô oncle Hérisson, répliqua le chacal ; tiens, tu vois que je pleure ! » Le hérisson lui dit alors : « Fais semblant d'être mort. Quand le propriétaire du jardin viendra, il te trouvera mort ; il te donnera deux coups et te jettera dehors : tu t'en iras alors vers tes enfants ! — Ainsi ferai-je ! » répondit le chacal. Le hérisson s'en alla vers sa maison. « Où as-tu laissé notre père ? » lui demandèrent les enfants du chacal, tu l'as tué ? — Votre père, répondit le hérisson, est encore en vie : demain il viendra ! » Et le chacal resta là-bas jusqu'au matin. Le propriétaire du jardin vint et trouva le chacal mort : les mouches lui entraient dans la gueule ! Il le frappa et le jeta dehors ; le chacal alors s'en alla en hurlant. Arrivé chez ses enfants, il héla le hérisson ; celui-ci vint le trouver et le chacal lui raconta ce qui lui était advenu. « Certes, par Dieu ! ô oncle Hérisson, lui dit-il, le conseil que tu donnes est bon ! »

III. — Ils demeurèrent encore ainsi pendant longtemps, puis ils se hélèrent l'un l'autre : « Allons voler des moutons et des chèvres : nous avons grande envie de viande ! » Le chacal demanda : « O oncle Hérisson, comment ferons-nous ? — Je ferai un tambourin, lui répondit celui-ci, pour donner une représentation aux bergers ; toi, avance vers les moutons, écoute ce que je te dirai et agis selon mes paroles ! — Bon ! » lui dit le chacal. Eh bien, ils partirent ! Le hérisson alluma le feu (1) et commença à donner une représentation ; les enfants qui gardaient le bétail vinrent près de lui et, ayant enlevé leurs guenilles, demeurèrent devant le feu à contempler

(1) Pour tendre la peau de son tambourin.

le hérisson. Le chacal alla vers les chèvres et vers les moutons. Le hérisson se mit à chanter. « Passe, disait-il, vers ceux qui se taisent, laisse ceux qui crient (1) ! » Pendant longtemps, il répéta ces mêmes paroles jusqu'au moment où il vit que le chacal en avait tué beaucoup. De nouveau, il chanta : « Passe vers ceux qui crient, laisse ceux qui se taisent ! » Le chacal, la première fois, n'avait tué que les bêtes qui se taisaient ; quand le hérisson lui eut dit : « Passe à ceux qui crient ! », il se dirigea vers un bouc qui cria. Les bergers l'ayant entendu, allèrent voir et laissèrent leurs guenilles devant le hérisson. Quand ils arrivèrent aux moutons, ils trouvèrent que la moitié en avait été tuée par le chacal ; ne trouvant rien à faire, ils revinrent voir leurs guenilles : ils trouvèrent que le hérisson les avait brûlées. Ils restèrent donc sans moutons, ni chèvres, ni guenilles ! Le chacal vint avec le hérisson ; ils laissèrent les enfants s'en aller et revinrent alors vers les moutons morts, les dépouillèrent et se mirent à faire le partage ; mais le chacal ne voulait rien donner au hérisson. « O oncle Chacal, lui dit ce dernier, que Dieu te dirige dans le droit chemin ! Donne-moi une panse ! » Le chacal la lui ayant donnée, le hérisson la gonfla et s'en alla jusque là-bas ! Il se mit alors à la frapper avec une baguette en criant : « Ce n'est pas moi qui ai tué vos chèvres, c'est le chacal ! » Entendant les cris du hérisson, le chacal s'enfuit, laissant la viande toute seule. Le hérisson revint vers la viande et la rassembla ; il apporta des marmites, les unes petites, les autres grandes. La viande qui était bonne, il la mit dans les petites marmites ; et la panse, l'herbe digérée et les os, il les mit dans les grandes. Il alla chercher le chacal et lui dit : « Viens ! Voici que moi j'ai mis cette viande dans les marmites ! Eh bien, maintenant ! Allons ! Apportons-la à nos enfants ! Ce que tu voudras me donner, donne-le moi ! » Ils revinrent donc l'apporter ; le chacal emporta les grandes marmites et donna les petites au hérisson. Ils allèrent auprès de leurs enfants ; le chacal ouvrit ses marmites et trouva les os et la panse ; il héla le hérisson : « Est-ce ainsi qu'agissent les gens ? — Que te ferai-je ? lui répliqua celui-ci, c'est toi dont le ventre est devenu grand ! » Le chacal jura de se venger.

IV. — Ils demeurèrent ainsi longtemps. Le chacal vint et, de nouveau, héla le hérisson. « Allons à un douar pour vo'er ! — Allons ! » répondit le

(1) C'est-à-dire : « Va d'abord tuer des moutons et laisse les chèvres tranquilles ! »

hérisson. Ils allèrent ; les chiens se lancèrent à leur poursuite : le hérisson se cacha le long de la haie ; quant au chacal, ils le poursuivirent sans l'atteindre. Le hérisson resta [caché] jusqu'à ce que ce fût la nuit ; il pénétra alors dans le douar, vola une marmite de graisse et s'en alla. Il trouva le chacal qui l'attendait sur le chemin. « Est-ce ainsi qu'agissent les gens ? demanda le hérisson ; toi, tu savais que tu es en état d'hostilité avec les chiens et tu ne me l'as pas dit ! — Donne ce que tu as apporté que nous fassions le partage ! répliqua le chacal. — Je n'ai rien apporté, dit le hérisson, j'ai [seulement] mangé un peu de graisse ; mais, tiens, faisons une chose ! — Comment ! — Voyons quel est celui qui, s'étant frappé sous le bras avec un couteau, fera sortir de la graisse ! — Frappe, toi le premier ! » dit le chacal. Le hérisson se frappa et fit sortir de la graisse qu'il se mit à manger : il l'avait cachée sous son bras. « Donne le couteau, dit alors le chacal, que je me frappe ! » Il le lui donna ; le chacal se frappa et se tua de sa main. Le hérisson s'en alla ; les enfants du chacal lui demandèrent des nouvelles de leur père. « Votre père est mort, leur dit-il ; il voulait me tuer, moi, mais Dieu ne le lui a pas permis ; il se conduisait à mon égard avec fourberie : Dieu lui a donné [en partage] de se tuer de sa main ! »

***

Les anciens habitants du pays des Ġmāra

Notre pays, dans le temps passé, appartenait aux gens du Sūs. Le vent d'Est vint et dura sept ans ; ils s'en allèrent dans le Sūs ; le pays demeura désert pendant longtemps. Mūsa bel-l'Āfya apparut ; il était sultan du Maroc ; il se mit à tuer les šoṛfa ; beaucoup de gens se mirent à s'enfuir vers le pays des Ġmāra, qui n'était que forêts et bêtes sauvages ; ce furent eux qui peuplèrent le pays des Ġmāra. Le pays des gens du Sūs s'étendait depuis le Wād Uringa jusqu'au Wād eṣ-Ṣṭaḥ, chez les Bni-'Aṛōṣ.

Georges S. COLIN.